

Rosemarie Fournier

Bolivie-Nicaragua

Aller simple



Éditions Alpha Delta

Rosemarie Fournier

Bolivie - Nicaragua aller simple

À mes amies et amis de l'autre côté de l'océan qui m'ont accueillie et soutenue durant ces belles années d'échanges et d'apprentissage mutuel.

A mis amigas y amigos del otro lado del océano que me acogieron y apoyaron durante esos hermosos años de intercambios y aprendizaje mutuo.

Rosemarie Fournier

Éditions Alpha Delta
2025

Cochabamba

L'avion vire et s'aligne sur la piste d'atterrissement en perdant de la hauteur. Je regarde à travers le hublot avec une concentration totale. Une ville, des rues quadrillées à l'américaine, des toits de tôle qui attrapent le soleil et renvoient des étincelles de lumière. Des terrains vagues, gris. De temps à autre, une tache de vert.

Ceci est le pays où je vais passer les trois prochaines années de ma vie. J'ai rêvé sur la carte de la Bolivie. J'ai cherché sur Internet. J'ai lu des guides de voyage, des articles, des romans. Je me sens prête. Avec un peu d'anxiété et beaucoup d'impatience.

Nous sommes le 12 octobre. Ce même jour en 1492, Christophe Colomb posait le pied sur la terre américaine. Bien plus au nord, d'accord, mais n'empêche... La coïncidence me plaît et me dérange à la fois. En effet, on ne peut pas dire que la prétendue « découverte » des Amériques ait particulièrement bien réussi aux indigènes du continent et à leurs descendants.

Je n'ai pas le temps de méditer davantage l'avion s'est posé sur une piste bordée de palmiers qui se tordent

en tous sens sous l'effet du déplacement d'air. Déjà, les passagers se lèvent. À mon tour, je sors sur la passerelle. Une touffeur incroyable m'enveloppe immédiatement. Je ferme les yeux, comblée. J'ai déjà oublié la neige qui menaçait les sommets, chez moi, pas plus tard que hier.

Bienvenida a Cochabamba. Sur le panneau qui souhaite la bienvenue aux voyageurs, sont dessinés un lama et un perroquet, hilares tous deux. J'essaie de me repérer tant bien que mal. Je reconnais sur les panneaux quelques mots d'espagnol appris avant mon départ et finis par me retrouver devant le tapis roulant des bagages. Tournent, tournent les valises, de moins en moins nombreuses... La mienne, toute neuve, toute rouge, n'apparaît pas. Bientôt, je me retrouve seule et, disons-le, légèrement paniquée, devant un tapis qui ne roule plus.

Après moult palabres avec un fonctionnaire qui parle anglais, je remplis un formulaire de réclamation et sors dans le hall de l'aéroport. Je n'ai aucun mal à voir une pancarte avec mon prénom écrit en grosses lettres noires. Celui qui la tient arbore un bon sourire de bienvenue. C'est Joaquín Hinojosa, le directeur de Runawasi, l'école d'espagnol où je vais passer les prochaines semaines.

Joaquín est grand et bien bâti. Dans ce hall où je dépasse presque tout le monde d'une tête, il me fait l'effet d'un géant. Un casque de cheveux très noirs, une petite moustache et une drôle de barbichette qui s'agit quand il cause. Il se déplace en balançant sa carcasse d'une manière qui pourrait sembler menaçante, n'était son visage malicieux.

Il m'accueille avec un *abrazo*, une étreinte d'ours. Ma première expérience de la chaleur latino. Ô joie! Joaquín parle anglais! Il me dit de ne pas m'en faire: ma valise arrivera sûrement demain, ou plus tard, mais elle arrivera, c'est sûr. En attendant, on se débrouillera. Il me noie de paroles et de questions tout en m'entraînant, à travers le parking, vers une jeep d'un rouge poussiéreux.

Nous quittons la zone de l'aéroport pour parcourir les rues que je viens de contempler de mon hublot. De là-haut, je n'avais pas vu la saleté et la poussière, la pauvreté qui colle aux maisons, aux passants. Je n'écoute plus Joaquín. Toute mon attention est tendue vers l'univers que nous traversons. La jeep s'arrête à un feu rouge. Aussitôt, une femme frappe à ma vitre, me montrant des sachets de plastique transparent apparemment remplis d'eau. Un sourire édenté, des cheveux mal coiffés, une blouse qui ferme avec des épingle de sûreté. Elle lève son index et me dit quelque chose que je n'entends pas. Première leçon de Joaquín :

- Tu roules toujours avec les vitres fermées et les portes verrouillées. Toujours. Tu as compris?

Peu à peu, nous quittons les quartiers pauvres qui entourent l'aéroport et les rues deviennent plus accueillantes. Des fleurs, des arbres, des maisons peintes en rose, jaune ou vert. Des devantures de magasin, le clocher blanc d'une église. Les gens ont l'air mieux vêtus. Et mieux nourris aussi.

Le chemin est long pour atteindre le quartier où se trouvent l'école et mon futur logement. Joaquín me

demande des détails sur ma présence en Bolivie. J'explique. Mon engagement à E-CHANGER, une organisation suisse qui envoie des coopérants dans les pays du sud. Le travail qui m'attend à Tarija, une ville du sud du pays. Je m'y rendrai en janvier, quand j'aurai maîtrisé l'espagnol. Le projet d'appui à des bibliothèques et des centres de documentation, à travers la formation de bibliothécaires. Pour trois ans...

Finalement, la jeep s'arrête au bord du trottoir, devant une grille peinte en blanc, à moitié recouverte de bougainvilliers. La rue est jolie, classe moyenne bolivienne. Simple, bien tenue.

- Nous sommes arrivés. Voilà la maison de Vita et René Rojas, ta famille d'accueil.

Il m'explique qu'ils ont passé toute leur vie là-haut sur l'Altiplano, dans la région minière de Catavi. Lui travaillait à l'administration des mines de cuivre, elle élevait leurs enfants. À l'heure de la retraite, ils ont acheté cette maison à Cochabamba où ils vivent tous deux avec Marcela, leur petite-fille. Ils améliorent leur quotidien en hébergeant des étudiants de l'école.

Joaquín tape sur les barreaux de la grille avec son trousseau de clés pour annoncer notre arrivée. Un petit homme aux cheveux blancs, habillé avec beaucoup de soin, vient nous ouvrir. Il nous accueille avec un flot de paroles qui semblent très aimables, mais dont je ne capte rien. Joaquín me présente, traduit, explique... Je crois deviner qu'il parle de ma valise restée en rade.

Voilà qu'arrive une femme vêtue de noir, tout sourire, les bras ouverts en signe de bienvenue. Elle ressemble à ma tante préférée et je me sens tout de suite à l'aise. Joaquín reste encore un peu, le temps de traduire les explications de Vita et René quant à ma chambre, la salle d'eau, les repas... Puis il s'en va, me donnant rendez-vous pour le lendemain matin, à l'école.

La conversation avec mes hôtes se limite à des sourires et des gestes plus ou moins expressifs. Je ne tarde pas à prendre congé, éreintée par plus de vingt heures de voyage. Ma chambre est simple et accueillante. Un grand lit avec une table de nuit et une lampe, une table et une chaise, une armoire. Parfait. Je traverse la cour pour faire un brin de toilette dans la salle de bains qui m'est réservée, avant de m'écrouler sur mon lit.

La première nuit se passe mal. Décalage horaire, environnement étranger, solitude. Coup de cafard. Moment de doute. Ma décision était-elle vraiment sensée? Le ventilateur qui bourdonne au plafond brasse de l'air chaud qui ajoute à mon insomnie.

Le lendemain, quand Vita frappe à ma porte, je suis déjà levée, prête à affronter ma première journée. Mes seuls vêtements, rincés la veille, sont secs. Tant pis s'ils sont froissés. Apparemment, personne ne s'en soucie.

Runawasi

Premier matin de trois ans de vie bolivienne. Il est tôt, mais il fait déjà terriblement chaud. Ceci sera mon seul commentaire météo. Il fait toujours beau et très chaud en Bolivie. Sauf sur l'Altiplano, mais ça, c'est pour plus tard.

Fatiguée par les émotions du voyage et l'atterrissement en terre inconnue, mais bien déterminée à ne pas me laisser abattre, je prends la direction de l'école qui se trouve à deux pâtés de maisons de mon nouveau chez-moi. Je m'arrête devant une grille entrouverte à laquelle est accrochée une petite pancarte qui dit «Runawasi», le nom de l'école d'espagnol qui veut dire «la maison du peuple» en langue quechua.

La grille... Une de plus. Sur le chemin de l'école, j'en ai vu partout. J'apprendrai plus tard que, dans les villes, toutes les maisons boliviennes sont entourées d'une grille plus ou moins haute, plus ou moins barbelée. Parfois, elle est doublée de tôles qui dissimulent l'intérieur. Celle-ci laisse voir une cour avec des tables et chaises de jardin, à l'ombre d'un arbre. Engageant.

J'entre et découvre à l'arrière de la cour un long passage où l'on a planté des buissons fleuris. Pas le temps de poursuivre mon investigation. Une grosse voix cordiale m'interpelle. Joaquín. Un *abrazo* plus tard, il m'attrape par le bras et me fait visiter. Dans le passage fleuri, des ouvertures correspondent toutes à une petite pièce, meublée sommairement d'une table et de deux chaises. Les salles de cours. Il doit bien y en avoir une dizaine. C'est qu'à Runawasi, l'enseignement est individuel. Un prof, un élève et basta. Quatre heures par jour. Avec des devoirs qui occupent une bonne partie de l'après-midi. De quoi progresser, bon gré mal gré.

Joaquín me remet un paquet de feuilles photocopiées et me pose dans l'une des salles.

- Attends, Noémie va arriver. Ah! Et puis ta valise est arrivée. Je l'ai déposée chez Vita et René.

Toute petite et toute ronde, sourire et *abrazo* (bien sûr), Noémie arrive. La leçon commence. Les mots les plus basiques du vocabulaire. Quelques verbes. Elle me demande de lire de petites phrases toutes simples. Je l'aime bien, Noémie. Elle semble douée d'une patience inépuisable. L'habitude sans doute.

Pause à dix heures, dans la cour. Je fais la connaissance des autres étudiants. Un arc-en-ciel de nationalités – même des Suisses comme moi – tous là pour des raisons différentes. Il y a les routards qui commencent leur voyage ici, histoire d'apprendre quelques bases pour se débrouiller dans leur périple. Deux-trois coopérants. Une Japonaise qui va travailler au consulat de

La Paz. Des étudiants qui sont venus faire leur travail de recherche en Bolivie. Les profs se mêlent à nous. La seule langue commune est l'espagnol et je reste coite pour l'instant.

Le lendemain, mes devoirs sous le bras, je me dirige vers la même salle que la veille.

- Non, non, intervient Joaquín, aujourd'hui tu vas de ce côté, avec Wilma.

En fait, on change de professeur tous les jours. Cela fait partie de la pédagogie particulière de l'école. Et c'est un vrai bonheur. Comme aussi le fait de ne pas avoir de livres, de méthode. Mon dossier de photocopies me suit et me permet d'avancer à mon rythme. Il enflé de jour en jour, à la mesure de mes progrès que je trouve foudroyants. Jamais je n'ai étudié avec autant d'assiduité. Il faut dire qu'il s'agit carrément de survie. Si je veux communiquer à l'école, dans ma famille d'accueil, dans les magasins... un seul moyen : avaler un maximum de vocabulaire, de temps conjugués et de tournures de phrases.

Famille d'accueil

Une vieille mélodie bolivienne à l'accordéon. Bizarre, l'accordéon, on attendrait plutôt une flûte de Pan. C'est René qui joue dans le salon. Il a fermé la porte et le son me parvient un peu étouffé pendant que je fais mes devoirs d'espagnol sous la treille de passiflore qui ombrage le patio de la famille Rojas.

Impression d'irréalité. Qu'est-ce que je fais en Bolivie, si loin de mon pays, dans cette maison étrangère, depuis deux semaines déjà : léger vertige. Je relis la liste de vocabulaire soigneusement copiée en classe. *Casa, familia, niño...* Je balbutie cette langue toute neuve. Attrayante, certes, mais ces mots accentuent encore la sensation de dépaysement et d'égarement.

Vita vient vers moi, sourire chaleureux au milieu des rides du visage. Tout en noir. De ses cheveux teints et permanentés avec soin – qui lui permettent de tricher un peu sur son âge – jusqu'à ses chaussures qui semblent trop étroites. Elle marche en boitant un peu, un pichet de jus d'orange à la main, m'expliquant avec force gestes qu'il faut boire beaucoup quand il fait aussi chaud. Du moins, j'imagine que c'est ce qu'elle a voulu dire. Je la

remercie avec effusion. Nous devons avoir l'air de deux folles à agiter nos bras dans tous les sens et à sourire à pleines dents.

Elle s'en va et je retourne à mon cahier. Un frôlement sur mes chevilles, une plainte miaulée à mes pieds. Je me penche et bêtifie un moment avec la belle Zebeca, chatte noire et blanche, portante jusqu'aux oreilles qui échoue lamentablement à sauter sur mes genoux. Je la prends avec précaution et la pose sur la table recouverte d'une nappe cirée à fleurs. Elle s'assied, penche la tête pour renifler mon dictionnaire flambant neuf, se tourne et se retourne et finit par se coucher de tout son long. Bonne fille, je pousse un peu mes affaires pour lui faire de la place et me plonge dans la conjugaison du verbe avoir.

Le ronronnement de Zebeca fait concurrence à l'accordéon de René. Le soleil pousse ses rayons jusque sur mes notes. Une douce somnolence brouille les mots que je tente de mémoriser. Je sursaute : un aboiement aigu côté rue, suivi d'un coup de sonnette énergique. Et voilà Cuca qui déboule de toute la vitesse dont un basset obèse est capable. Elle est parfaitement ridicule avec ses courtes pattes et son ventre qui traîne presque par terre. Mais même quand j'aurai le vocabulaire requis, je ne me risquerai jamais à articuler la moindre critique à l'encontre de cette bête. René me scalperait vive. C'est son idole, son bébé, la reine de la maison.

À la suite de Cuca, Marcela arrive en tapant ses hauts talons sur les dalles et me salue.

- Holá, qué tal?

Ça, je comprends et suis même capable de répondre que je vais très bien. Une caresse négligente à Zebeca et elle se dirige vers la cuisine où je les entends, la grand-mère et sa petite-fille, qui se racontent des choses à toute vitesse, en riant aux éclats.

Trop d'agitation. Je renonce. Je ferai mes devoirs ce soir, dans ma chambre, quand tout le monde sera couché. Pourtant, je sais que j'ai de la chance. Ma famille d'accueil se limite à trois personnes : les grands-parents et Marcela qui étudie le droit à l'université, loin de sa mère qui habite la campagne. À l'échelle bolivienne, la famille Rojas est toute petite. Je suis reconnaissante à l'école d'espagnol qui m'a placée chez eux. J'ai échappé à la marmaille glapissante de certaines familles d'accueil qui plombe le temps libre de mes collègues étudiants.

Je ramasse mes affaires et me dirige vers ma chambre, au fond de la cour. Les maisons boliviennes sont agencées de curieuse manière. Il y a une entrée côté rue, mais toute la vie de la maisonnée s'articule derrière, autour du patio. Chaque pièce donne sur cette cour qu'il faut traverser pour passer d'un endroit à l'autre. On sort de la cuisine pour entrer au salon. On quitte sa chambre pour gagner la salle de bain. Quand il pleut, il faut être deux pour apporter le repas de la cuisine à la salle à manger : l'un pour porter les plats, l'autre pour tenir le parapluie.

Encore une source d'étonnement. Sous un climat aussi agréable, on ne mange jamais dehors, à la grande table

du patio. On s'installe à la salle à manger, vaste pièce au mobilier kitsch, décorée de bibelots et de peintures qui me font penser à certains intérieurs italiens. Au début de mon séjour, je suis tombée en arrêt devant une céramique représentant une chienne cousine de Cuca, avec trois crochets sur chaque flanc auxquels étaient suspendues de petites tasses à café. Je me suis poliment extasiée et mon hypocrisie a été récompensée le jour de mon départ : j'ai reçu en cadeau la copie conforme de l'objet en question. Je l'ai trimbalé durant mes trois ans de Bolivie, par affection pour cette famille. Mais j'avoue qu'il n'est pas revenu dans mes valises.

À l'heure des repas, je me bats ferme pour empêcher Vita de submerger mon assiette de nourriture. Elle me regarde avec inquiétude. Elle me fait comprendre qu'il faut prendre des forces. D'abord avec des gestes, puis à mesure que mon vocabulaire s'enrichit, avec des paroles véhémentes. Toutes ces heures d'étude, c'est fatigant. Comment vais-je tenir le coup si je mange comme un oiseau ? Est-ce que, par hasard, je n'aimerais pas sa cuisine ? Je me récrie, vante ses plats avec conviction. C'est juste que... Elle rit. Cette petite scène répétée jour après jour m'attendrit. Je me sens entourée d'une chaleur sincère qui adoucit mon mal du pays.

Avec les semaines qui passent, les conversations s'étoffent. On parle même politique. Ce sont les élections aux États-Unis. De sa voix douce, René dit son inquiétude pour le peuple américain, pour sa forte population latino. Il me montre les articles qu'il découpe dans le journal. Il regarde les actualités télévisées sur le poste

de la salle à manger puis, découragé, regagne le salon. Bientôt son accordéon se fait entendre en sourdine.

René se préoccupe lui aussi de mon bien-être. Ai-je bien tout ce qu'il me faut? Il fait les courses, est-ce que je voudrais qu'il me rapporte quelque chose? Et à l'école, tout va bien? Suis-je contente des professeurs? Avec sa moustache en brosse et ses cheveux très blancs, sa peau bronzée, il porte beau, malgré sa petite taille. Toujours affairé à mille occupations mystérieuses mais attentif au confort de toute sa maisonnée dont je fais partie.

J'apprends... Jour après jour, j'apprends. L'espagnol, bien sûr. Mais aussi et surtout une manière de vivre tellement différente de celle que je connais. Tous les détails de la vie quotidienne sont source d'étonnement et d'apprentissage.

Le jour de mon arrivée, j'ai offert à la famille une grosse boîte de chocolat suisse, joliment emballée. On m'a remerciée avec effusion et la boîte a disparu. Je ne l'ai jamais revue. C'est seulement bien plus tard que j'ai appris qu'il était malpoli d'ouvrir un cadeau devant la personne qui l'avait offert. C'est comme si on voulait vérifier la valeur du cadeau, s'assurer qu'il en vaut la peine. Cela ne se fait tout simplement pas.

La lessive... Un grand bloc en pierre et ciment, évidé, à hauteur de femme, au milieu du patio. On le remplit d'eau dans la partie évier. On brasse, pétrit, touille. Puis on pose le linge sur la partie striée qui fait office de planche à laver et on frotte avec un gros savon. On le remet dans l'évier, pour le rinçage cette fois. Des

sous-vêtements aux draps de lit, tout se lave à la main et sèche sur les fils tendus dans le patio, sous le soleil des tropiques. J'apprends ces gestes simples, élémentaires, que ma machine à laver le linge m'a épargnés jusque-là.

Marcela me montre comment faire. Elle est jolie, Marcela, petite, très brune avec de belles dents blanches qu'elle exhibe tout le temps. Le premier matin, j'ai écarquillé mes yeux devant le gigantesque bigoudi autour duquel était enroulée une mèche de ses cheveux et qui faisait comme un bijou incongru sur son front. Il paraît que c'est le dernier cri en matière de mode à Cochabamba. Toutes les filles frisent leur frange et l'enroulent joliment sur le front, en accroche-cœur. Il faut répéter l'opération tous les jours, mais elle n'en a cure. Les moqueries de sa grand-mère sont reçues avec un haussement d'épaule.

Je découvre la nourriture bolivienne. J'aime les pommes de terre. Heureusement, car elles sont omniprésentes à chaque repas. Jaunes, blanches, violettes, rouges... Un arc-en-ciel de patates. Et juste à côté sur l'assiette, une grosse cuillerée de riz. Un peu de viande de poulet ou de porc de l'autre côté et une montagne de salade par-dessus... C'est Vita qui cuisine, et c'est René le préposé à la boisson. Jus de passiflore ou d'orange, citronnade... Les jours fastes, c'est une bouteille de Coca-Cola qui apparaît sur la table.

À ce sujet, s'il y a un accessoire présent dans toutes les cuisines boliviennes, c'est l'indispensable *licuadora*. Un mixeur destiné, comme son nom l'indique, à réduire à l'état liquide à peu près n'importe quoi. On y trans-

forme en purée fruits, légumes, céréales. Pour les jus, la soupe ou le dessert. Incontournable. D'ailleurs, je l'ai adopté depuis dans ma cuisine helvétique.

On me met en garde: ne pas boire l'eau du robinet. Dangereux, microbes, virus, etc. Prends plutôt une bière. Bon, d'accord, mais peut-être pas au petit-déjeuner. Ah non, là tu peux boire du thé. Parfait. Jusqu'au moment où je découvre avec horreur que le thé noir est toujours parfumé à la cannelle. Le pire du pire, je l'ai vécu dans une gargote de l'Altiplano où j'avais demandé un thé au lait. On m'avait servi un grand verre de lait chaud dans lequel trempait un sachet de thé noir. À la cannelle. Respectueuse de cette autre culture, j'ai bu ce thé-lait jusqu'à la lie.

Une autre étudiante de l'école, soucieuse de sa ligne, raconte qu'elle avait demandé s'il était possible d'avoir juste un yoghourt pour le dîner. Le soir-même, elle s'est retrouvée devant l'assiette habituelle, avec un yoghourt en plus. Et allez donc expliquer diplomatiquement la chose avec trois mots d'espagnol!

Ce midi, Vita revient du marché avec un paquet plutôt mal ficelé qu'elle a déposé dans un coin du patio. Le soir-même, elle allume un petit feu à même les dalles et fait brûler le contenu du paquet: des feuilles de coca, de l'encens, de petits papiers dorés qu'elle arrose d'alcool. Offrande à la *Pachamama*, déesse de la terre, pour attirer ses bonnes grâces sur sa maison et sa famille. Elle concilie sans aucun problème l'assistance à la messe dominicale et ces petits rituels. On ne prend jamais trop de précautions.

Le 5 novembre, Marcela fête son dix-neuvième anniversaire. René a passé la journée à tirer des câbles avec des ampoules de couleur dans tout le patio et Vita à préparer d'énormes plats de viande, de poulet, de légumes... Je propose mes services mais on me dit que je fais partie des invités et donc qu'il est préférable que j'aille faire un tour en ville. Message reçu: je prends le vieux bus qui brinquebale dans les rues de terre du quartier et m'amène au centre-ville.

À mon retour, le patio est briqué, deux longues tables sont dressées le long du mur, toutes décorées de fleurs en papier, d'assiettes, de verres et de couverts en plastique. De l'autre côté, une imposante installation de sonorisation, avec deux haut-parleurs presque aussi grands que moi. La discussion sera difficile ce soir. Mais c'est bizarre: pourquoi a-t-on poussé les tables et la sono en laissant tout cet espace vide au milieu?

On me dit que les invités seront là dès la nuit tombée. Je me dépêche de me préparer et, à sept heures pile, sors de ma chambre. Les ampoules de René, balancées par une légère brise, créent une ambiance de discothèque. J'aide Vita à disposer des bouteilles de bière et de vin sur les tables. René teste la sono. Marcela n'est nulle part en vue. À ma question, Vita répond:

- Oh, ils vont arriver! Ils ont bien le temps.

Bien le temps? Ils sont déjà tous en retard. Y aurait-il une confusion de date?

Marcela fait son apparition dans une robe rouge un peu trop courte, juchée sur des talons qui la font presque aussi grande que moi. Mèche en accroche-cœur et maquillage trop appuyé. Elle est charmante quand même et tellement radieuse! Je l'embrasse et lui offre mon cadeau: un CD d'un groupe bolivien à la mode dont Marcela raffole.

L'heure bolivienne, c'est toujours beaucoup plus tard mais les invités finissent tout de même par arriver. *Abrazos, abrazos...* Aussitôt entendus, j'oublie leurs noms. Voilà la famille, les collègues de Marcela et puis Edson, son petit ami. Encore des voisins, des connaissances, des enfants... Le patio se remplit de bruit. Je me sens un peu décalée, ne sais que faire de moi au milieu de cette joyeuse foule qui parle trop vite. J'insiste pour aider Vita qui pose des monceaux de nourriture sur la table. Je suppute déjà le festin de Cuca et Zebeca demain matin. Je m'arrime à un coin de table, à côté de René, me cramponne à mon verre de vin et souris à tout le monde.

Soudain, une musique assourdissante envahit les lieux. Quelqu'un a mis en route la sono et poussé le son à un niveau qui exclut la conversation. Et là, maintenant, je comprends pourquoi on a laissé tant de place au milieu du patio. Les gens se lèvent les uns après les autres, s'installent sur deux files et commencent à danser. Tous, les vieux, les jeunes, les enfants. Même Vita, même René... Paralysée, je reste scotchée sur ma chaise en me demandant quoi faire. Voilà un grand escogriffe qui vient vers moi en me tendant la main, tout sourire. Je ne veux pas.

Je ne sais pas danser. Je vais être ridicule. Je fais un signe de dénégation et m'enfuis à la cuisine.

C'est intenable, je ne vais quand même pas rester là toute la soirée. C'est qu'ils n'ont pas l'air de vouloir s'arrêter. Les airs s'enchaînent : cumbia, merengue, salsa... Je regarde à travers le rideau et finis par me rendre compte que, quelle que soit la mélodie, la plupart dansent toujours de la même manière. Un pas en avant, deux en arrière, un tourner sur place, on balance les bras et on recommence. Allons, c'est dans mes cordes, ça. Je finis d'un trait mon verre de vin, histoire de me donner du courage. Je sors de la cuisine et me fais une place au bout d'une file. J'esquisse quelques pas en copiant la jeune fille qui danse en face de moi. Voilà, ça, c'est fait. L'acculturation va désormais bon train.

À trois heures du matin, l'acculturation ne va plus du tout. Mais comment font-ils ? Et pourquoi les voisins n'ont-ils pas encore protesté ? La sono est toujours aussi forte. On danse, on mange, on boit... Je suis éteinte, mais comme la fenêtre de ma chambre donne juste devant les haut-parleurs, pas la peine d'aller me coucher.

Le jour est presque levé quand les derniers fêtards prennent congé. *Abrazos, abrazos* et, enfin, au lit.

Proxémie

Proxémie, mot féminin. Approche anthropologique de l'espace, analysant notamment la distance s'établissant entre personnes en communication (Wiktionnaire).

Je viens de la montagne, d'une petite communauté villageoise. Là-haut, avant, on parlait peu, on se calfeutrait dans le silence, l'immobile. On était économe de ses mots et de ses gestes. Les émotions s'extériorisaient au compte-gouttes. Et les démonstrations de tendresse étaient rares et convenues, même avec les enfants. Un baiser à l'heure de dormir ou de partir à l'école. Une main ébouriffant les cheveux ou ajustant un col de manteau.

Les amoureux se cachaient pour s'embrasser. La pudeur entravait toute manifestation d'affection. On se touchait du bout des doigts, du bout des lèvres. Et les « je t'aime » ne faisaient pas partie du vocabulaire.

Le choc est rude en arrivant en Amérique latine. Les gens sont aussi chaleureux que leur soleil. Ils me prennent dans leurs bras en me souhaitant la bienvenue. Et l'étreinte dure, dure... Je me sens piégée. Je n'ose

pas repousser cet élan de cordialité qui envahit ma bulle personnelle. J'attends stoïquement que ça passe et qu'on me laisse reprendre ma distance de sécurité. Proxémie... Le mot m'est devenu familier.

Difficile, pour une ressortissante de la froide Suisse, habituée à un certain formalisme, de se retrouver enveloppée à journée faite dans ces étreintes amicales, même de la part de parfaits inconnus. Je préfère les mots doux qu'on me balance partout.

La marchande de légumes :

- *Amor, qué vas a llevar?* Amour, qu'est-ce que tu vas acheter?

Mon voisin :

- *Mi reina, me prestas tu regadera?* Ma reine, tu me prêtes ton arrosoir?

Et même le chauffeur de taxi :

- *Hola, guapa mía, a dónde vas?* Bonjour, ma jolie, où vas-tu?

Je trouve cela très amusant, du moment que mon espace intime est respecté.

Avec le temps, je m'habitue. Au bout de quelques semaines, je trouve cela naturel. Au bout de quelques mois, c'est moi qui prends les gens dans mes bras. Ma bulle s'est agrandie, j'ai repoussé plus loin les barrières.

Et j'aime bien ces *abrazos* qui me donnent l'impression d'appartenir à cet endroit, à cette culture.

Trois ans plus tard, en rentrant au pays, en retrouvant les miens, j'aurai du mal à les tenir à distance. Je retiendrai mes élans, parce qu'ici, ça ne se fait pas.

Huancarani

À Runawasi, Joaquín déborde d'énergiques idées pour que nous avancions plus vite dans notre apprentissage linguistique mais aussi culturel. Il appelle ça joindre l'agréable à l'indispensable. Il embarque un jour tous les élèves qui le veulent bien dans trois véhicules. Direction la communauté de Huancarani, en pleine cambrousse, pour donner un coup de main au semis du maïs. Sur place, il nous remet une *picota* – espèce de pioche rudimentaire – et nous conduit dans un champ, derrière la ferme où nous avons garé les voitures.

Quelques femmes sont occupées à piocher une terre rouge et sèche. Nous nous alignons à côté d'elles et tentons de les imiter. J'ai vraiment l'impression que ma *picota* va rendre l'âme avant de creuser le moindre trou, tellement la terre est coriace. Doña Alfonsina pioche à côté de moi. Minuscule sous son chapeau de paille, son visage brille de sueur. Malgré la chaleur, elle porte une jaquette sur sa blouse d'un rose passé. Sa jupe plissée, très ample, arrive à peine aux genoux et ses pieds nus se tordent dans des sandales absolument inadaptées aux travaux des champs. Mais elle creuse, elle! Un trou, un grain de maïs. Et elle recommence.

Elle me regarde de dessous son chapeau et rit de me voir aussi maladroite.

- Déjà fatiguée, la *gringa*? Ah! Ces gens de la ville, ils ne savent pas, hein? Mais, attends, je sais ce qu'il te faut.

Je suis là depuis un petit mois et ne comprends pas tout. Un coup d'œil interrogateur à Joaquín qui traduit obligeamment les remarques de la dame. Celle-ci se redresse de toute sa petite taille et lance un sifflement strident. L'heure de la pause... Tout le monde lâche sa *picota* et se dirige vers quelques arbres rabougris qui offrent un semblant d'ombre.

Par gestes, Doña Alfonsina m'intime l'ordre de m'asseoir à ses côtés et me tend un sachet de plastique vert qui contient des feuilles séchées.

- C'est de la coca. Avec ça, tu n'as plus faim, plus soif et tu ne sens plus la fatigue. Regarde, tu fais comme ça.

La démonstration est claire. Pas besoin de traduction. Elle prend une feuille après l'autre dans sa bouche en tirant dessus pour en ressortir les nervures qu'elle jette. Elle mâche lentement ces feuilles jusqu'à en faire une boule pleine de salive qu'elle cale dans sa joue qui s'arrondit. Aucun détail ne m'est épargné.

- A toi, maintenant, tiens!

Je m'applique à copier les mouvements de la commère qui m'encourage de la voix et du geste. Le goût n'est pas désagréable. Ça commence avec une saveur de thé, suit une pointe d'amertume assez prononcée. J'en ai pris

très peu, de manière à ne pas avoir l'air de souffrir d'une rage de dents. Je ne suis pas la seule : mes collègues étudiants sont tous en train de mâcher leurs feuilles avec plus ou moins de bonheur. Joaquín nous regarde, l'œil narquois.

- Ça, c'est au moins aussi important que la conjugaison du passé simple ! C'est profondément enraciné dans notre culture. Nous mâchons tous de la coca, en Bolivie. Autant vous y mettre tout de suite.

Un nouveau coup de sifflet rappelle tout le monde au travail. Je pioche en guettant l'effet de la coca. À part le fait que la moitié de mon visage s'ankylose doucement sous l'action de l'alcaloïde contenu dans les feuilles, je ne vois pas grande différence dans mon rendement. Les quelques feuilles qui macèrent dans ma bouche ne sont pas suffisantes. Je finis par recracher le tout et boire de l'eau pour faire passer le goût devenu âcre qui me donne une haleine de chacal.

Ce soir, Doña Vita soignera mes ampoules et les épines dues au manche de la *picota* avec une préparation de plantes et de pelures d'oignon qui se révèlera très efficace.

Transports

Circuler en Bolivie... J'oublie horaires, sécurité et asphalte. Je me déplace essentiellement en *micro*. C'est généralement un bus d'excursion importé des États-Unis qui finit ses jours dans une ville bolivienne. C'est peut-être aussi un châssis de camion sur lequel on a monté une cabine. De toute manière, c'est lent, lourd, bruyant et ça sent mauvais. Et si je n'ai pas les mêmes goûts musicaux que le chauffeur, tant pis pour moi. Mais ça fonctionne et c'est bon marché. Il n'y a pas d'arrêt de bus. Je sors de chez moi, me mets au bord du trottoir et attends. Pas longtemps : un micro apparaît, je lève la main et le chauffeur s'arrête juste devant moi. Je monte, remets deux *bolivianos* au chauffeur et m'assieds en vitesse, car le chauffeur n'attend pas et tant pis pour ceux qui n'ont pas l'élémentaire réflexe de se tenir. La porte du bus n'est jamais fermée : elle fonctionne rarement et, de toute manière, c'est du temps perdu. Quand je veux descendre, je crie bien fort « *esquina, por favor* » ! et le micro s'arrête quasi instantanément, au milieu de la rue.

Au bout de quelques mois, je finirai par acheter une jeep d'occasion. Je découvre ainsi les charmes de la

conduite bolivienne. La signalisation routière est quasi inexistante. Rien d'autre que quelques rares panneaux de limitation de vitesse, de perte de priorité ou d'interdiction de dépasser que, de toute manière, personne ne respecte. Les localités ne sont pas annoncées, sauf sur les grands axes. Le seul moyen d'arriver à bon port est de demander son chemin. Cela favorise les contacts, pas la ponctualité. Mais comme personne n'est à l'heure, cela n'a aucune importance. Je dois réapprendre à conduire : par exemple, c'est celui qui entre dans le rond-point qui a la priorité et, aux carrefours, c'est théoriquement la priorité de droite mais surtout le klaxon...

Se déplacer à pied n'est pas une sinécure non plus. Le piéton n'a strictement aucun droit. Si j'essaie de traverser alors qu'une voiture arrive, on me klaxonne aux oreilles et on me regarde d'un air indigné : je dois attendre, point. Il m'est difficile, avec mon éducation routière suisse, de faire la même chose quand c'est moi qui suis au volant. Pourtant, si je m'arrête pour laisser passer un piéton, celui-ci n'y comprend rien et me regarde d'un air suspicieux. Ah ! ces *gringos* qui ne peuvent pas faire comme tout le monde !

Mon oreille

Quelques mois avant mon départ pour la Bolivie, j'avais subi une petite intervention chirurgicale: une greffe suite à une perforation du tympan. Mon chirurgien m'avait conseillé de faire contrôler la chose en arrivant là-bas.

En novembre, je me rends donc chez un spécialiste de Cochabamba. À reculons, parce que sans grande confiance dans les compétences des médecins locaux. Celui-là est plutôt sympathique. Il a l'air gentil, c'est déjà ça. Je lui explique mon cas et lui remets une lettre de mon médecin. En français, mais truffée de termes médicaux que le docteur semble comprendre. Il lit en hochant la tête et en rajustant sans cesse ses lunettes.

Il me fait asseoir sur une chaise un peu déglinguée, à l'image du reste de son cabinet. Il examine mon oreille et se redresse tout à coup avec un air de stupéfaction totale. Agité, il me parle à toute vitesse, avec un enthousiasme débordant. Je finis par saisir : il est médusé ; il n'a jamais vu un travail d'une telle finesse, d'une telle perfection ; mon médecin est un génie, c'est extraordinaire. Ah bon, à ce point ?

- Oui, oui, tenez, je vais vous montrer.

Et le voilà qui décroche du mur un grand tableau où sont dessinées en couleur des oreilles géantes, de face, en coupe, oreille externe, oreille interne. Avec des flèches partout pour nommer les différentes parties. Il m'explique en détail toutes les étapes de mon opération. Et là, je prends conscience que mon médecin suisse ne m'avait jamais décrit ce qu'il m'avait fait. Du haut de sa grandeur, il ne lui était pas venu à l'idée de me parler comme à une personne douée d'intelligence et de raison. À sa décharge, je lui avais posé peu de questions, mais tout de même... Aller jusqu'à l'autre bout du monde, dans un pays en voie de développement, pour comprendre exactement en quoi consiste une greffe du tympan...

Et ce brave docteur de poursuivre, un peu gêné :

- Madame, seriez-vous d'accord que j'appelle mon assistant pour lui montrer votre oreille ? Il a presque fini ses études de médecine et je suis sûr qu'il serait très intéressé par votre cas.

Madame n'y voit aucun inconvénient. Et bientôt, les voilà tous deux penchés sur mon oreille, à s'extasier encore et encore.

Depuis ce jour, consulter un médecin local ne m'a - presque - jamais plus posé problème.

Éditions Alpha Delta

3 Avenue du Jura
F-01210 Ferney-Voltaire

Achevé d'imprimer en décembre 2025

ISBN 978-2-9595097-8-0

Dépôt légal: décembre 2025

*Imprimé en France
par realisaprint.com
F-06390 Contes*

Bolivie-Nicaragua

Aller simple

Rosemarie Fournier

Quand Rosemarie, bibliothécaire suisse romande, atterrit à Cochabamba, elle pense avoir tout prévu. Mais valise perdue, *abrazos* étouffants, coca mâchée, bus bringueabants, mines suffocantes et fêtes sans fin vont pulvériser ses repères.

De Runawasi à Tarija, des marchés parfumés de basilic aux pistes vertigineuses de l'Altiplano, trois ans d'immersion dessinent un carnet de route vibrant où la chaleur humaine côtoie la rudesse du réel. Drôle, lucide et tendre, ce récit décrit la métamorphose d'une femme qui, en apprenant une langue, découvre un peuple et se réinvente.

La Bolivie et le Nicaragua, c'est un peu comme l'Italie et la Suède, au point de vue mentalité, culture, manière de vivre. Même la langue... Entre éclats de rire et larmes sincères, ce voyage intime célèbre l'amour, la foi, la solidarité et la dignité des oubliés. Embarquez pour un aller simple vers l'inattendu.



15€



9 782959 509780

Découvrez notre
nouvelle collection.

www.editions-alpha-delta.com